

## Si la naissance des Evangiles m'était contée...

Tout a commencé par une rumeur...

Propagée de bouche à oreille, timidement puis s'enhardissant au long des jours, grossissant de mois en mois, d'année en année, la nouvelle a couru. Une rumeur peu crédible d'abord, et peu crue, même moquée : elle était colportée par des femmes, des radotages ont même dit certains, parmi les plus respectés ! Tous les textes écrits plus tard, malgré leurs nombreuses divergences, s'accordent sur ce point : ce sont toujours les femmes qui l'ont su en premier, qui ont cru en premier, Marie de Magdala, Marie mère de Jacques, Salomé, « les femmes venues avec lui de Galilée ». Parfois terrorisées soit devant le mystère, soit devant les moqueries ou même les arrestations éventuelles, elles n'ont rien dit, parfois elles ont couru le dire aux apôtres qui ne les ont pas prises au sérieux. Mais voici que des expériences se mettent à converger : Pierre et Jean au tombeau voient les lieux comme les femmes les ont décrits, deux disciples sur la route rencontrent un voyageur qu'ils reconnaissent enfin dans le geste du pain partagé. Revenus en hâte à Jérusalem, les autres disciples confirment : le mot est enfin dit. Il est Vivant, il est Le Vivant...et voici qu'ils Le voient ! Sur ce point encore tous les textes vont concorder : il s'agit toujours d'un phénomène de vision, exprimé par une forme rare du verbe grec « voir », un passif : il a été vu, il s'est donné à voir, ou Il a été donné à voir (par Dieu ? car le passif permet souvent, en hébreu d'abord puis en grec, d'exprimer sans le nommer l'action de Dieu). Dans les traductions françaises « il est apparu » ne rend pas fidèlement la complexité du terme.

Chez les douze la peur va encore l'emporter quelques jours, la peur ou l'attente d'une confirmation intérieure, l'attente d'une force nouvelle en laquelle il reconnaissent l'Esprit promis par leur maître. Alors ils sortent et se mettent à proclamer le don incroyable fait à l'humanité. Le don...celui de la mort vaincue, de l'accès d'un homme semblable à eux à la vie divine, la promesse que c'est pour tous aussi que le ciel s'ouvre, et cela est proclamé le jour même de la fête des Semaine, qu'en grec on appelle Pentecôte, la fête du 50<sup>ème</sup> jour, celle du Don de la Torah. Le don de la vie divine qui accomplit de façon inattendue, inouïe les promesses de la Loi...Pierre fait retentir cette nouvelle incroyable devant les juifs de la diaspora réunis ce jour là à Jérusalem. Mais il y a loin de l'annonce à la réception de cette annonce. Bientôt les synagogues où les apôtres la font entendre vont se fermer aux « disciples du chemin », et des violences vont éclater, des lapidations : Luc dans les Actes des Apôtres a retenu celle d'Etienne. Cinq ou six ans plus tard, un pharisien zélé, décidé à faire taire la rumeur, se rend à Damas muni de lettres d'accréditation pour y faire arrêter ceux qui la propagent. Mais lui aussi, Saul de Tarse, qui plus tard se fera appeler Paul, le petit, le dernier, fait sur la route une rencontre bouleversante qu'il évoquera à plusieurs reprises, celle du Vivant qui s'identifie à ses frères persécutés. Expérience indicible et dont témoigne ensuite directement ou indirectement toute l'action évangélisatrice de Paul. Envoyé par la communauté d'Antioche, où s'étaient réfugiés nombre de disciples après la persécution déclenchée en Judée, Paul va parcourir quelques années plus tard le bassin méditerranéen. Avec Barnabé il reçoit mission d'évangéliser le monde gréco-romain et va fonder partout où il passe de nouvelles communautés que, dans les lettres qu'il leur écrit, il nomme des « ekklesia », des églises, mot issu de la pratique démocratique athénienne où il désignait l'assemblée du peuple et dérivé du verbe « appeler ». Ces « églises » rassemblent des assemblées convoquées par leur Seigneur.

La rumeur donc enfle et se propage, gagne jusqu'à la capitale de l'Empire, mais elle ne touche encore que de petits groupes. Il n'empêche, elle va réellement changer le monde. La foi au Christ ne se prouve pas, elle se raconte : la rumeur repose exclusivement sur le témoignage de ceux qui ont vécu l'aventure d'un prédicateur itinérant, venu de l'obscur village de Nazareth en Galilée, d'hommes et de femmes qui l'ont suivi sur les chemins de Palestine, ont reçu de lui la Bonne Nouvelle de l'accomplissement de ce qu'avaient depuis des siècles annoncé les prophètes. Ils ont reconnu en lui le Messie attendu, ont vécu le drame de son supplice et de sa mort, et acquis, dans une expérience bouleversante, la certitude de sa Résurrection.

Pendant trois décennies environ (de 30 à 60), ce récit ne s'est propagé qu'oralement. De cette période les seuls textes qui nous sont parvenus sont les lettres de Paul, à partir de l'année 50 : le premier texte chrétien est donc la Première Lettre aux Thessaloniens. Thessalonique capitale de la province romaine de Macédoine est la première métropole européenne abordée par Paul, après Philippi, nettement moins importante.

Rien d'étonnant dans cette transmission purement orale : Jésus lui-même n'a rien écrit, comme Socrate dans l'univers de la sagesse grecque. Dans l'Antiquité, encore nombre de maîtres à penser pratiquent l'oralité, regroupant autour d'eux des disciples qu'ils forment, mais ne sont pas d'abord des écrivains. Les prophètes de l'Ancien Testament faisaient de même et ce sont en général les disciples qui ont mis leur enseignement par écrit. Mais il existe aussi une autre raison : les premières communautés chrétiennes ont cru à un retour imminent du Christ : à quoi bon alors écrire, il suffisait d'appeler les croyants à veiller jusqu'à la Parousie. Mais ce retour se fait attendre, les persécutions font disparaître un par un les témoins oculaires, leur âge aussi rend leur mort prochaine. Alors il faut fixer les témoignages. Cette fixation a lieu dans les communautés, à partir des récits connus et des pratiques liturgiques. Elle ne se fait pas d'un seul jet, mais par étapes, et va se réaliser différemment selon les publics auxquels seront destinés ces récits, les lieux où résident ces communautés.

L'évangélisation orale avait commencé avant même la mort de Jésus : les disciples ont été envoyés en mission pour proclamer la Bonne Nouvelle de la venue du Royaume de Dieu. Après la Passion et la Résurrection se constitue une sorte de « noyau dur » de la prédication qu'on appelle le « kérygme » : c'est encore Paul qui nous en donne, dans la première lettre aux Corinthiens au ch.15 (datée de 56) la première version écrite : « *Je vous rappelle, frères, l'Évangile que je vous ai annoncé [...] Je vous ai transmis en premier lieu ce que j'ai reçu moi-même : **Christ est mort pour nos péchés, selon les Écritures. Il a été enseveli, il est ressuscité le troisième jour, selon les Écritures. Il est apparu à Céphas, puis aux Douze.*** » Tous les mots ici sont importants : l'Évangile n'est pas un texte, mais une Bonne nouvelle à annoncer ; cette bonne nouvelle est celle de la mort et de la résurrection du Christ. Paul lui-même l'a reçue des témoins, et ensuite l'a transmise. La formule elle-même constitue l'acte de foi fondamental, le premier credo. Le parallélisme des éléments en indique le caractère oral et liturgique. Dans chacune des deux affirmations fondamentales (mort/résurrection) trois éléments : un fait, son caractère d'accomplissement des Écritures, et sa preuve. Voilà donc la toute première proclamation, elle correspond à ce qui dans les Évangiles deviendra le récit de la Passion et de la Résurrection.

Dans les premières communautés, les traditions orales poursuivaient trois objectifs : annoncer cette Bonne Nouvelle de la mort salvatrice et de la résurrection ; célébrer le Seigneur dans une liturgie centrée autour du repas eucharistique ; amener à vivre en chrétiens. Pour cela, il fallait aussi faire

connaître l'enseignement du Christ au long de sa vie publique, et tous les signes qu'il avait posés de sa messianité.

Ce n'est qu'ensuite que certains textes vont remonter à l'enfance, qui au départ n'est pas objet de récit. Pourquoi cette absence ? D'abord parce que dans l'Antiquité, l'enfant n'est pas l'objet d'une attention particulière, ensuite parce qu'on avait sans doute fort peu d'éléments. Mais surtout parce que les récits, oraux puis écrits, n'avaient absolument pas pour but d'élaborer une biographie de Jésus de Nazareth ni même d'inventorier des faits, mais de témoigner de ce qui a été vécu avec Jésus, d'en dégager le sens et de susciter la foi et la conversion à une nouvelle vie. Si deux des rédacteurs ont élaboré les récits de l'enfance de Jésus, c'est pour montrer comment dans cette enfance se révélait déjà la véritable nature du Messie, et cela d'une façon totalement paradoxale par rapport à l'attente messianique juive.

L'élaboration des textes évangéliques que nous lisons aujourd'hui s'est donc faite à partir des traditions orales de différentes communautés, ce qui explique certaines divergences, et en utilisant des matériaux fournis sans doute par certains recueils déjà constitués comme un récit archaïque de la Passion fixé à Jérusalem dès les années 40, et ce qu'on appelle les « logia », recueil de paroles prononcées par Jésus.

C'est dans la Rome impériale, la grande ville païenne, au cours du règne de Néron, tyran que son pouvoir a rendu fou, qu'est né le texte le plus ancien, entre le martyre de Pierre et la destruction de Jérusalem par Titus, donc entre 64 et 70. Les juifs et les tout premiers chrétiens romains avaient été chassés par un édit de l'empereur Claude en 49. C'est donc pour un groupe de chrétiens issus du paganisme que Marc, juif identifié à Jean-Marc compagnon de Paul et Barnabé dans leur première mission, et de Pierre à Rome, met par écrit le premier récit. Si les premiers mots en sont « commencement de l'Evangile de Jésus le Christ, Fils de Dieu » cette expression ne désigne pas le texte, mais ce qu'il est chargé d'annoncer : la Bonne Nouvelle qu'est le Christ lui-même et le commencement radical qu'il représente dans l'Histoire. Cette première ligne se souvient évidemment des premiers mots de la Genèse « au commencement » et donne immédiatement la clé de compréhension des événements en révélant l'identité du Christ « fils de Dieu ». Ainsi est donnée dès le départ la réponse à la question que le texte qui suit ne va cesser de poser : qui est cet homme ?

Le texte de Matthieu voit au contraire le jour à Antioche de Syrie, où s'est développée une communauté judéo-chrétienne importante dès le martyre d'Etienne, nombre de chrétiens de Jérusalem s'y étant réfugiés. Son auteur est un chrétien d'origine juive, mais sans doute identifié faussement au publicain du même nom. Son récit a probablement été rédigé entre 80 et 90. Les thèmes principaux en sont : l'accomplissement des Ecritures, le Royaume et la communauté ecclésiale.

L'œuvre de Luc, qui se compose de deux volumes (Evangile et Actes des Apôtres) explicitement liés entre eux par l'auteur lui-même, est celle d'un homme cultivé, possédant parfaitement la langue grecque qu'il manie avec élégance, peu au courant des coutumes et de la géographie palestiniennes, donc probablement lui-même d'origine grecque et s'adressant à un public lui aussi de culture hellénistique. Peut-être fait-il partie dans le monde païen de ceux qu'on appelle « les craignant-Dieu », acquis au monothéisme sans être juif d'origine. La tradition ancienne (par exemple St Irénée à la fin du 2<sup>ème</sup> s.) fait de lui un médecin compagnon de Paul, comme le postulent certains passages

des Actes où il utilise le « nous » pour parler de l'Apôtre et de ses compagnons. Les passages de l'Évangile décrivant la ruine de Jérusalem le font dater d'après 70, donc contemporain de celui de Matthieu, et les Actes ont dû être écrits après 80. Luc est le plus historien des évangélistes. Il montre que Jésus est au centre de l'Histoire, entre le temps d'Israël et le temps de l'Église, tandis que Jérusalem est le centre de l'espace. Les thèmes qui lui sont chers sont la miséricorde, la joie messianique et l'action de l'Esprit-Saint.

Matthieu et Luc dérivent à la fois de Marc (ou d'une source qu'ils ont en commun avec lui) et d'une autre source. Le parallélisme des trois récits les a fait nommer « synoptiques » (ayant le même regard).

La rédaction du texte attribué à St Jean est plus tardive, entre 90 et 100, elle est rattachée à la figure du « disciple que Jésus aimait », sans que son nom soit donné ; on pense qu'il y a eu au moins deux rédacteurs. On peut parler d'une « école johannique », autour de la ville d'Éphèse, à qui l'on attribue aussi les trois Lettres et l'Apocalypse. La pensée johannique témoigne de l'influence culturelle des milieux hellénistiques, même si l'auteur est d'origine juive.

Ce n'est qu'au deuxième siècle que les textes vont être attribués à chacun des 4 évangélistes, et qu'ils vont recevoir le nom même d'Évangiles. Il est difficile d'identifier avec certitude leurs rédacteurs, car l'Antiquité a largement pratiqué ce que l'on appelle la « Pseudépigraphie », c'est-à-dire le procédé par lequel on écrit un livre sous un nom d'emprunt, en général celui d'un personnage important. Cette pratique permet de placer le texte sous l'autorité du personnage mentionné. Ainsi en est-il dans l'Ancien Testament pour le livre de Daniel, celui de la Sagesse attribué à Salomon, et même pour l'ensemble du Pentateuque que la tradition attribue à Moïse. Sans doute des textes de Matthieu et de Jean ainsi que certaines lettres de Paul sont-ils de cette nature. Il ne s'agit pas de tromper le lecteur mais au contraire de conférer au texte une plus grande dignité.

Le « Canon » du Nouveau Testament n'est définitivement fixé qu'au cours du 4<sup>ème</sup> s. mais les textes que citent les Pères de l'Église dès le début du 2<sup>ème</sup> s. sont déjà ceux que nous connaissons aujourd'hui.

Si le Kérygme primitif a porté sur la mort et la résurrection, les deux Évangiles de l'Enfance lui sont étroitement liés, car ils nous disent exactement ce que la Croix manifeste : le Fils de Dieu est l'un de nous, il meurt en homme parce qu'il est, comme tous les humains, né d'une femme. L'Incarnation, l'affirmation inouïe que Dieu se fait homme, que seul le christianisme a osé proclamer, se lit dans la mangeoire de Bethléem comme sur la Croix du Golgotha.

La poétesse Marie Noël l'a admirablement chanté dans sa *Berceuse de la Mère-Dieu* :

Mon Dieu, qui dormez, faible entre mes bras,  
Mon enfant tout chaud sur mon cœur qui bat,  
J'adore en mes mains et berce étonnée,  
La merveille, ô Dieu, que m'avez donnée.

De fils, ô mon Dieu, je n'en avais pas.  
Vierge que je suis, en cet humble état,  
Quelle joie en fleur de moi serait née ?  
Mais vous, Tout-Puissant, me l'avez donnée.

Que rendrais-je à vous, moi sur qui tomba  
Votre grâce ? ô Dieu, je souris tout bas  
Car j'avais aussi, petite et bornée,  
J'avais une grâce et vous l'ai donnée.

De bouche, ô mon Dieu, vous n'en aviez pas  
Pour parler aux gens perdus d'ici-bas...  
Ta bouche de lait vers mon sein tournée,  
O mon fils, c'est moi qui te l'ai donnée.

De main, ô mon Dieu, vous n'en aviez pas  
Pour guérir du doigt leurs pauvres corps las...  
Ta main, bouton clos, rose encore gênée,  
O mon fils, c'est moi qui te l'ai donnée.

De chair, ô mon Dieu, vous n'en aviez pas  
Pour rompre avec eux le pain du repas...  
Ta chair au printemps de moi façonnée,  
O mon fils, c'est moi qui te l'ai donnée.

De mort, ô mon Dieu, vous n'en aviez pas  
Pour sauver le monde... O douleur ! là-bas,  
Ta mort d'homme, un soir, noir, abandonnée,  
Mon petit, c'est moi qui te l'ai donnée.

## Les Evangiles de l'Enfance du Christ (Matthieu 1-2 ; Luc, 1-2)

**Rappel de la manière dont les évangiles se sont constitués** (reprise du le document *Si la naissance des Evangiles m'était contée*)

Tout a commencé par une rumeur... Pendant trois décennies environ (de 30 à 60), ce récit ne s'est propagé qu'oralement. De cette période les seuls textes qui nous sont parvenus sont les lettres de Paul, à partir de l'année 50 : le premier texte chrétien est donc la Première Lettre aux Thessaloniens. Après la Passion et la Résurrection se constitue une sorte de « noyau dur » de la prédication qu'on appelle le « kérygme » : c'est encore Paul qui nous en donne, dans la première lettre aux Corinthiens au ch.15 (datée de 56) la première version écrite : « *Je vous rappelle, frères, l'Evangile que je vous ai annoncé [...] Je vous ai transmis en premier lieu ce que j'ai reçu moi-même : **Christ est mort pour nos péchés, selon les Ecritures. Il a été enseveli, il est ressuscité le troisième jour, selon les Ecritures. Il est apparu à Céphas, puis aux Douze.*** » Tous les mots ici sont importants : l'Evangile n'est pas un texte, mais une Bonne nouvelle à annoncer ; cette bonne nouvelle est celle de la mort et de la résurrection du Christ. Paul lui-même l'a reçue des témoins, et ensuite l'a transmise. La formule elle-même constitue l'acte de foi fondamental, le premier credo. Le parallélisme des éléments en indique le caractère oral et liturgique. Dans chacune des deux affirmations fondamentales (mort/résurrection) trois éléments : un fait, son caractère d'accomplissement des Ecritures, et sa preuve. Voilà donc la toute première proclamation, elle correspond à ce qui dans les Evangiles deviendra le récit de la Passion et de la Résurrection.

Dans les premières communautés, les traditions orales poursuivaient trois objectifs : annoncer cette Bonne Nouvelle de la mort salvatrice et de la résurrection ; célébrer le Seigneur dans une liturgie centré autour du repas eucharistique ; amener à vivre en chrétiens. Pour cela, il fallait aussi faire connaître l'enseignement du Christ au long de sa vie publique, et tous les signes qu'il avait posés de sa messianité.

Ce n'est qu'ensuite que certains textes vont remonter à l'enfance. Si deux des rédacteurs ont élaboré les récits de l'enfance de Jésus, c'est pour montrer comment dans cette enfance se révélait déjà la véritable nature du Messie, et cela d'une façon totalement paradoxale par rapport à l'attente messianique juive.

Avant la rédaction des évangiles, certains recueils s'étaient déjà constitués comme un récit archaïque de la Passion fixé à Jérusalem dès les années 40, et ce qu'on appelle les « logia », recueil de paroles prononcées par Jésus.

C'est dans la Rome impériale, la grande ville païenne, au cours du règne de Néron, et sans doute après le martyre de Pierre et de Paul, que Marc, juif identifié à Jean-Marc compagnon de Paul et Barnabé dans leur première mission, et de Pierre à Rome, met par écrit le premier récit pour un groupe de chrétiens issus essentiellement du paganisme. Dès la première ligne, il réponds à la question que tout le texte ne va cesser de poser : Qui est cet homme ?

Le texte de Matthieu voit au contraire le jour à Antioche de Syrie, où s'est développée une communauté judéo-chrétienne importante. L'auteur est lui-même juif. Son récit a probablement été rédigé entre 80 et 90. Le thème principal en est : l'accomplissement des Ecritures.

L'œuvre de Luc, qui se compose de deux volumes (Evangile et Actes des Apôtres). Homme cultivé, possédant parfaitement la langue grecque, s'adresse un public lui aussi de culture hellénistique. Luc est le plus historien des évangélistes. Il montre que Jésus est au centre de l'Histoire, entre le. Parmi les thèmes qui lui sont chers et que l'on retrouve dans les premiers chapitres : la joie messianique et l'action de l'Esprit-Saint.

La rédaction du texte attribué à St Jean est plus tardive, entre 90 et 100, elle est rattaché à la figure du « disciple que Jésus aimait ».

Le « Canon » du Nouveau Testament n'est définitivement fixé qu'au cours du 4<sup>ème</sup> s. mais les textes que citent les Pères de l'Eglise dès le début du 2<sup>ème</sup> s. sont déjà ceux que nous connaissons aujourd'hui.

Si le Kérygme primitif a porté sur la mort et la résurrection, les deux Evangiles de l'Enfance lui sont étroitement liés, car ils nous disent exactement ce que la Croix manifeste : le Fils de Dieu est l'un de nous, il meurt en homme parce qu'il est, comme tous les humains, né d'une femme. L'Incarnation, l'affirmation inouïe que Dieu se fait homme, que seul le christianisme a osé proclamer, se lit dans la mangeoire de Bethléem comme sur la Croix du Golgotha, ce qu'exprime remarquablement le poème de Marie Noël intitulé *Berceuse de la Mère-Dieu*.

Mon Dieu, qui dormez, faible entre mes bras,  
Mon enfant tout chaud sur mon cœur qui bat,  
J'adore en mes mains et berce étonnée,  
La merveille, ô Dieu, que m'avez donnée.

De fils, ô mon Dieu, je n'en avais pas.  
Vierge que je suis, en cet humble état,  
Quelle joie en fleur de moi serait née ?  
Mais vous, Tout-Puissant, me l'avez donnée.

Que rendrais-je à vous, moi sur qui tomba  
Votre grâce ? ô Dieu, je souris tout bas  
Car j'avais aussi, petite et bornée,  
J'avais une grâce et vous l'ai donnée.

De bouche, ô mon Dieu, vous n'en aviez pas  
Pour parler aux gens perdus d'ici-bas...  
Ta bouche de lait vers mon sein tournée,  
O mon fils, c'est moi qui te l'ai donnée.

De main, ô mon Dieu, vous n'en aviez pas  
Pour guérir du doigt leurs pauvres corps las...

Ta main, bouton clos, rose encore gênée,  
O mon fils, c'est moi qui te l'ai donnée.

De chair, ô mon Dieu, vous n'en aviez pas  
Pour rompre avec eux le pain du repas...  
Ta chair au printemps de moi façonnée,  
O mon fils, c'est moi qui te l'ai donnée.

De mort, ô mon Dieu, vous n'en aviez pas  
Pour sauver le monde... O douleur ! là-bas,  
Ta mort d'homme, un soir, noir, abandonnée,  
Mon petit, c'est moi qui te l'ai donnée.

### **Les textes sur « l'enfance » dans l'ordre chronologique de leur rédaction**

**Paul** : Lettre aux Galates, 4,4 : « son fils (fils de Dieu) né d'une femme et sujet de la loi ». Cette expression nous dit l'appartenance du Christ à l'humanité (l'expression né d'une femme se retrouve pour tout homme en Cor, 11,12) et son appartenance au peuple juif. Celle-ci lui est donnée par Joseph qui accepte d'être le père légal de Jésus en assumant ainsi la paternité. En Rom, 1,3-4, Paul utilise la formule « établi fils de Dieu par sa résurrection pour indiquer que par là tous les hommes deviennent fils de Dieu.

**Marc** : « commencement de l'évangile de Jésus-Christ fils de Dieu ». Rien sur l'enfance, mais affirmation par le terme « commencement » (archè) qui est celui qui ouvre la Genèse qu'en Jésus surgit une nouvelle création, un commencement absolu pour l'humanité.

**Matthieu** : « livre de la genèse de Jésus-Christ, fils de Dieu, fils d'Abraham ». Double parenté avec Marc (genèse reprend l'idée de commencement et affirmation de la filiation divine) et Paul : fils d'Abraham rappelle l'appartenance au peuple juif et le thème majeur que sera l'accomplissement des Ecritures (à travers Abraham, puis David puis Joseph comme l'indique la généalogie qui suit immédiatement).

**Luc** : Le texte commence par un prologue fortement marqué par la volonté d'un récit historiquement vérifié mais dont le but est l'affermissement de la foi. Luc n'y cite pas Jésus mais des « événements accomplis parmi nous » avec des termes grecs qui soulignent à la fois l'authenticité et l'accomplissement.

**Jean** : pas de récit mais un prologue théologique qui déploie une pensée de l'incarnation de la Parole éternelle et ne cite Jésus-Christ qu'au v. 17. N'allons pas trop vite dans l'identification immédiate à la personne historique de Jésus de Nazareth. Le texte nous invite d'abord à cette méditation sur la Parole faite chair ! Comme dans la Genèse, le premier mot est « au commencement » que l'on trouve également chez Marc. Comme chez Paul, Marc et Matthieu, Jean insiste sur Jésus fils de Dieu mais en employant un autre terme : celui de « unique engendré.



De ce premier parcours, nous retenons trois termes essentiels : commencement, genèse, Fils de Dieu.

Si deux des quatre évangiles seulement contiennent un récit de l'enfance, cela n'a rien de surprenant : d'abord parce que le but des évangélistes n'est pas d'écrire une vie de Jésus, mais de transmettre un témoignage de foi, ensuite parce que l'Antiquité, comme on le voit dans les récits païens sur les hommes illustres, n'accorde que peu d'intérêt à l'enfance.

### Tentative de mise en parallèle des récits de Matthieu et de Luc

Matthieu	Luc
<u>Généalogie</u>	
Annonce à Joseph	Annonce à Zacharie
	Annonce à Marie
	Visitation
	Naissance de Jean-Baptiste
	Circoncision de Jean-Baptiste
<u>Naissance de Jésus à Bethléem</u>	<u>Naissance de Jésus à Bethléem</u>
Adoration des mages	Adoration des bergers
Fuite en Egypte	
Massacre des innocents	
Retour d'Egypte	Circoncision et présentation de Jésus au Temple
<u>Installation à Nazareth</u>	<u>Retour à Nazareth et Enfance</u>
	Jésus au Temple parmi les docteurs
	.....
	<u>Généalogie</u>

Ce tableau est tout à fait parlant : au niveau factuel, 3 points communs uniquement

Les deux textes sont frappants par leurs différences. Nous avons pris l'habitude de les fondre en un seul récit. Or nous constatons que c'est impossible. Les deux textes puisent de façon évidente à deux sources populaires différentes, que la tradition n'a pas essayé de fusionner ou de concilier. La structure est différente : linéaire chez Matthieu, exclusivement centrée sur Jésus ; en diptyque Jean-Baptiste/ Jésus chez Luc. Chez Matthieu, Joseph et Marie sont judéens et n'iront s'établir à Nazareth qu'après l'Egypte, par peur d'Archélaüs. Chez Luc, ils sont Galiléens et ne viennent en Judée qu'à cause du recensement. Pas de mages chez Luc, pas de bergers chez Matthieu. L'un privilégie des hommes simples, l'autre fait preuve

d'universalisme en faisant venir des savants d'Orient. Pas de fuite en Egypte ni de massacre des Innocents chez Luc, mais une vie modeste à Nazareth. La généalogie descendante à partir d'Abraham ouvre le texte de Matthieu, celle de Luc se situe beaucoup plus loin (Ch. 3 v.23) elle est ascendante et remonte à Adam. L'une est exclusivement israélite, l'autre embrasse l'humanité...

Toutes ces différences ne font que donner poids aux convergences qui sont alors des points forts d'historicité et de signification théologique : la datation au temps du roi Hérode (soit avant 4 av. JC.) Bethléem comme lieu de naissance, Nazareth comme lieu de vie cachée, la virginité de Marie, le rôle important des anges, l'action de l'Esprit-Saint.

*(Je réserve pour le prochain C.R. ce qui a été dit des généalogies car cela n'a pas été le cas dans tous les groupes et n'a pas été terminé)*

## **Les Généalogies : Mattieu, 1, 1-17 ; Luc 3, 23-38**

Les évangélistes n'inventent pas la pratique des généalogies ; celles-ci sont fréquentes dans la Premier Testament. Dans la Genèse particulièrement, on en trouve 2 pour la descendance d'Adam, puis une pour Sem, 4 pour Abraham, ensuite, Ismaël, Jacob, Esaü, Juda...on en trouve aussi dans les Chroniques ou le livre d'Esdras...

### **Différences entre les deux généalogies :**

- Leur emplacement :

Chez Mt, la généalogie ouvre l'Évangile. Avant même l'annonce de la venue de Jésus est affirmée sa filiation abrahamique et davidique. Cela rejoint le thème majeur de l'évangile de Mt : l'accomplissement des Écritures, ce en quoi le Christ accomplit l'alliance avec Abraham, renouvelée avec David.

Luc au contraire place sa généalogie non pas dans les 2 ch. de l'évangile de l'enfance, mais au ch.3, juste après le baptême de Jésus par Jean. En cela, il ne la rattache pas à la naissance, mais à la mission.

- Leurs modalités :

La généalogie de Mt est descendante : on part de l'ancêtre le plus lointain : Abraham pour arriver à Jésus.

Celle de Luc est ascendante : on part de Jésus pour remonter à Abraham, puis à Adam !

La généalogie de Mt est purement israélite : Jésus est membre du peuple juif, puisqu'il descend d'Abraham, et fait partie de la lignée royale de David. Il accomplit l'alliance de Gn, 17, et la promesse faite à David en 2 S, 7, 5-17

Celle de Luc est universaliste : elle concerne toute l'humanité puisqu'elle remonte à Adam. Elle fait ainsi du Christ un nouvel Adam, inaugurant une humanité nouvelle. Luc rejoint ici la théologie de Paul (cf. Rm, ch. 5)

- Les générations :

La généalogie de Mt cite 3 séries de 14 générations : d'Abraham à David ; De David à l'exil à Babylone ; de l'exil à Jésus. L'exil est présenté comme un pivot essentiel de l'histoire d'Israël. Après 42 générations (6x7), Jésus inaugure un 7<sup>ème</sup> âge : les temps nouveaux ceux de l'accomplissement, la plénitude des temps. On remarque bien sûr l'importance du chiffre 7 qui sert de fondement à l'ensemble (14=2x7), et qui est le chiffre parfait. Pour arriver à cette symbolique, Mt omet deux des rois d'Israël. Il donne deux fois le même nom : Jéchonias (avant et après Babylone). Mais il s'agit de deux personnages différents correspondant sans doute à Joachim et Joiakin. .

Luc reprend la même symbolique du chiffre 7, avec des générations plus nombreuses : il compte 42 générations de Jésus à David, alors qu'il y en avait 42 chez Mt jusqu'à Abraham. Ensuite il en compte comme Mt 14 de David à Abraham, et 21 (3x7) d'Abraham à Adam.

On peut ajouter que 14 correspond pour les juifs au chiffre de David. En hébreu en effet les chiffres sont représentés par les lettres. D=4 V=6 donc puisque l'hébreu ne note que les consonnes  $4+6+4 = 14$ .

D'Abraham à David, les deux listes sont proches. Elles sont inspirées par la Genèse, puis pour l'époque royale par le livre des Chroniques.

Certaines différences entre les deux listes peuvent s'expliquer parce 3 types de filiation se pratiquent en Israël : la filiation biologique, celle par adoption ou celle selon la loi du lévirat (le frère d'un homme mort sans descendance doit épouser la veuve pour donner un fils à son frère mort, qui sera alors considéré comme le père).

### **Particularités de Matthieu**

La dimension universelle, très présente chez Luc, n'est pas absente chez Mt mais elle est donnée par les femmes. En effet alors que Luc ne cite aucun nom féminin, et que la filiation n'est assurée que par les hommes, Mt cite quatre femmes qui sont toutes d'origine étrangère, donc non israélite. Et cette liste est pour le moins surprenante : il s'agit de Tamar une cananéenne, de Rahab, cananéenne également, de Ruth une Moabite, et de Bethsabée, une Hittite. Leur histoire est étonnante : Tamar (Gn 38) est la belle-fille de Juda. Elle est mariée successivement aux deux fils aînés de celui-ci, qui, ayant déplu à Dieu, meurent sans descendance. Juda ne veut pas lui donner son 3<sup>ème</sup> fils, de peur qu'il meure à son tour. Il la renvoie donc chez son père sous prétexte que son fils en est encore trop jeune. Mais il ne remplit pas sa promesse. Sachant qu'il passait dans son pays, Tamar se déguise en prostituée et séduit Juda, en lui demandant en retour de lui donner deux objets lui appartenant. Apprenant ensuite que sa belle-fille est enceinte, Juda veut la condamner à mort mais à l'aide des objets, elle se fait reconnaître et Juda est obligé de reconnaître sa propre injustice. De cette union naissent deux jumeaux : Perç et Pharès, celui-ci étant le père de Booz.

Rahab elle apparaît en Jos. 2 : c'est la prostituée de Jéricho qui sauve la vie aux espions de Josué et dont la famille sera préservée lors de la prise de la ville. Elle se rallie ensuite aux hébreux. Elle épouse Salmon et lui donnera un fils : Booz.

Ruth est une Moabite, belle-fille de Noémie, à qui elle reste fidèle après la mort de son mari. Il faut lire le très beau livre de Ruth ! C'est une belle figure de femme. Elle est envoyée par Noémie glaner dans les champs de Booz, dont Noémie est parente, et elle l'épousera ensuite. Hugo a écrit sur Booz et Ruth, dans la Légende des siècles un poème admirable que Péguy a commenté (dans *Victor Marie, comte Hugo*) en montrant que Hugo, qui n'est pas chrétien, a remarquablement compris l'incarnation comme une histoire arrivée à la terre, et

pas seulement comme « arrivée au ciel », qui descend sur terre. Vous trouverez ci-joint ce beau texte, dans lequel Hugo prête à Booz un songe qui est une première annonce...

Enfin la dernière femme citée est « la femme d'Uri » (son prénom n'est pas cité) qui aura une relation adultère avec David qui s'arrange pour qu'Uri soit tué à la guerre. De son union avec Bethsabée naîtra un premier fils qui meurt très jeune, et ensuite Salomon.

On peut remarquer que « les voies de Dieu ne sont pas celles des hommes » et qu'Il se sert même de situations moralement discutables pour réaliser son dessein de salut de l'humanité...

### **Le plus important : la rupture que représente la virginité de Marie**

Les deux textes, quoique de façon différente, marquent nettement une rupture de la filiation biologique. Sans la citer explicitement, car elle fait l'objet d'un autre développement, la virginité de Marie interrompt la succession masculine des générations.

Mt formule ainsi cette rupture : *Joseph, l'époux de Marie, de laquelle naquit Jésus* et Luc commence ainsi sa généalogie ascendante : *Jésus lors de ses débuts avait environ trente ans, et il était à ce qu'on croyait fils de Joseph.*

Chez Mt on passe du verbe engendrer employé tout le long de la généalogie au passé simple actif (l'aoriste en grec) : *engendra* au même verbe mais au passif (ce que ne rend pas la traduction « naquit ») « fut engendré ». Or nous savons que le passif sert en hébreu, et à sa suite en grec, pour dire l'action de Dieu.

Chez Luc la généalogie commence par souligner que la paternité de Joseph n'est qu'un « on dit », une rumeur qui ne correspond pas à la réalité. Mais comme ce texte vient après celui de l'Annonciation, Luc n'a pas à reformuler l'affirmation de la virginité. Par contre, on peut remarquer que le verbe « engendrer » apparaît dans le texte de Luc juste avant la généalogie, à la fin du récit du baptême de Jésus. : « Tu es mon fils ; moi, aujourd'hui je t'ai engendré ». Le verbe est ici non pas au passé simple (aoriste grec) mais à un temps appelé le parfait c'est à dire l'accompli. Il ne s'agit pas d'un acte ponctuel situé dans le temps mais d'un accomplissement « de toute éternité ». Aujourd'hui désigne ce présent éternel qui se manifeste maintenant lors du début de la mission. Le mot fils va être repris ensuite pour commencer la généalogie mais pour en même temps refuser l'attribution de la paternité à Joseph.

Ainsi par deux méthodes différentes, Matthieu et Luc n'attribuent à Joseph qu'une paternité d'adoption. Il faut noter que dans la mentalité juive, la virginité n'est absolument pas magnifiée ; elle serait plutôt un manque, une disgrâce. La femme est considérée comme faite pour le mariage et la maternité. La stérilité est pour elle un malheur et même une malédiction. La virginité de Marie était certainement pour les évangélistes une difficulté et non une manière d'enjoliver leur récit.

Que signifie alors cette rupture, d'autant plus étonnante que les deux auteurs se soumettent à la tradition de la généalogie ? Elle dit l'interruption de la filiation naturelle par le surgissement du surnaturel. Elle fonde un nouvel ordre social fondé sur un choix libre dicté par l'amour. La société qui naîtra de la résurrection du Christ (l'Eglise) verra naître de nouveaux frères et sœurs du Christ, lui-même né hors filiation biologique du côté paternel et d'une intervention divine, spirituelle, du côté maternel.

Cette rupture permet sur le plan anthropologique de faire cesser la violence engendrée par les rivalités de sang, à l'origine de nombreux mythes antiques (les Atrides, ou le cycle d'Œdipe). Elle interrompt aussi la transmission des « tares » physiques ou psychiques, ou des « secrets de famille » souvent si lourds à porter par les descendants. Une humanité nouvelle, sauvée des pesanteurs du passé ancestral, peut advenir, fondée sur le choix libre opéré par amour. Plusieurs passages des évangiles laissent apparaître cette relativisation des liens familiaux biologiques : pensons à Mt 12,46 ; Mc3, 31 et Luc 8,21, lorsque la mère et les frères de Jésus veulent le voir « ma mère et mes frères ce sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique » ou encore en Luc 12,27 où Jésus répond à une femme qui proclame « heureuses les entrailles qui t'ont porté... » : « Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et l'observent ». Mais surtout pensons aux paroles de Jésus en croix à Marie et Jean : « Femme, voici ton fils » et au disciple : « voici ta mère » (Jn19, 26-27). Enfin rappelons-nous ce passage du prologue de ce même évangile de Jean en 1, 12-13, « à tous ceux qui l'ont accueilli il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu...eux qui ne furent engendrés ni du sang, ni d'un vouloir de chair, ni d'un vouloir d'homme, mais de Dieu. »

Dans la généalogie de Luc, au début et à la fin, deux sont nés sans père humain : Jésus né de la Vierge et Adam, né de Dieu, né de la terre vierge !

Michel Serres dans deux textes, l'un prononcé dans une conférence de Carême à Notre-Dame de Paris en 2006, l'autre dans la revue Etudes a réfléchi à ce que représente la Sainte Famille : j'en cite certains passages :

*« Dans la Sainte Famille, celle de la crèche de Noël, s'effacent, en partie, les deux premiers liens : ceux de la vie naturelle et de la loi civile, jusqu'à s'adoucir. Voici Joseph, père adoptif ; voici Jésus, fils adoptif ; voilà enfin Marie, dont la virginité douce, au-delà de la parturition dure, naturelle, charnelle, incarnée, renouvelle la généalogie de nature et de sang ».*

*« Lui-même sans fils ni fille, Jésus-Christ s'écarte de la généalogie de sang et de nature ; mourant comme un hors-la-loi, il se désengage des lois politiques et civiles ; il vient même de dire, au prétoire : mon royaume n'est pas de ce monde ». [...]*

*« Or, cette dernière parole, adressée à Marie et à Jean, dit la Bonne Nouvelle. Laquelle ? Voici : à compter de cette annonce, il y aura filiation ou parenté si et seulement si le père et la mère adoptent le fils ou la fille, si la fille et le fils adoptent père et mère, c'est-à-dire s'ils se choisissent les uns les autres par amour et dilection. À partir de la naissance de Jésus comme*

*fils adoptif, à partir de sa mort où il désigne un fils adoptif et une mère adoptive, vierge, une seconde fois, de cette nouvelle maternité, l'humanité, transcendant les liens de sang et ceux de la loi, faisant bifurquer du même coup les généalogies antiques, descendra moins de la nature ou des lois que de sa propre volonté, que de sa propre liberté, de son choix et de l'amour. »*

*L'Eglise donc, depuis l'Évangile selon St Luc, pose comme modèle de la famille, une structure élémentaire fondée sur l'adoption : il ne s'agit plus d'enfanter mais de se choisir. A tel point que nous ne sommes parents, vous ne serez jamais parents, père et mère, que si vous dites à votre enfant : « je t'ai choisi », « je t'adopte car je t'aime », « c'est toi que j'ai voulu ». Et réciproquement : l'enfant choisit ses parents parce qu'il les aime ».*

### **Les Annonciations.**

Dans l'ensemble constitué par les deux évangiles de l'enfance, elles sont au nombre de trois : celle à Zacharie, celle à Marie (chez Luc) et celle à Joseph chez Matthieu. Avant de les étudier, disons que ce thème de l'annonce correspond à un genre littéraire bien attesté dans le Premier Testament. Ces récits présentent une structure commune que reprennent les évangélistes. On peut citer par exemple en Gn 16,7-15 l'annonce de la naissance d'Ismaël, puis celle d'Isaac en Gn, 18,1-16 (l'épisode bien connu des Chênes de Mambré) ; celle de Samson (Jg, 13), de Samuel (1S, 1), de Salomon (2S, 7,12)...Le récit le plus intéressant est peut-être ce lui qui concerne Samson (lecture de Jg,13)

Le schéma de ces récits comporte les éléments suivants :

- une salutation, invitation à la joie
- la promesse d'assistance divine
- rassurer l'interlocuteur apeuré
- l'objet du message
- le don d'un nom
- question sur le mode de réalisation
- réponse et signe donné
- acceptation

La plupart du temps, l'annonce concerne un couple stérile qui obtient l'enfant désiré, ou encore l'annonce de la venue d'un héros désiré par le peuple. C'est Dieu qui donne.

## Booz endormi

Booz s'était couché de fatigue accablé ;  
Il avait tout le jour travaillé dans son aire ;  
Puis avait fait son lit à sa place ordinaire ;  
Booz dormait auprès des boisseaux pleins de blé.

Ce vieillard possédait des champs de blés et d'orge ;  
Il était, quoique riche, à la justice enclin ;  
Il n'avait pas de fange en l'eau de son moulin ;  
Il n'avait pas d'enfer dans le feu de sa forge.

Sa barbe était d'argent comme un ruisseau d'avril.  
Sa gerbe n'était point avare ni haineuse ;  
Quand il voyait passer quelque pauvre glaneuse :  
- Laissez tomber exprès des épis, disait-il.

Cet homme marchait pur loin des sentiers obliques,  
Vêtu de probité candide et de lin blanc ;  
Et, toujours du côté des pauvres ruisselant,  
Ses sacs de grains semblaient des fontaines publiques.

Booz était bon maître et fidèle parent ;  
Il était généreux, quoiqu'il fût économe ;  
Les femmes regardaient Booz plus qu'un jeune homme,  
Car le jeune homme est beau, mais le vieillard est grand.

Le vieillard, qui revient vers la source première,  
Entre aux jours éternels et sort des jours changeants ;  
Et l'on voit de la flamme aux yeux des jeunes gens,  
Mais dans l'oeil du vieillard on voit de la lumière.

Donc, Booz dans la nuit dormait parmi les siens ;  
Près des meules, qu'on eût prises pour des décombres,  
Les moissonneurs couchés faisaient des groupes sombres ;  
Et ceci se passait dans des temps très anciens.

Les tribus d'Israël avaient pour chef un juge ;  
La terre, où l'homme errait sous la tente, inquiet  
Des empreintes de pieds de géants qu'il voyait,  
Était mouillée encore et molle du déluge.

Comme dormait Jacob, comme dormait Judith,  
Booz, les yeux fermés, gisait sous la feuillée ;  
Or, la porte du ciel s'étant entre-bâillée  
Au-dessus de sa tête, un songe en descendit.

Et ce songe était tel, que Booz vit un chêne  
Qui, sorti de son ventre, allait jusqu'au ciel bleu ;  
Une race y montait comme une longue chaîne ;  
Un roi chantait en bas, en haut mourait un dieu.

Et Booz murmurait avec la voix de l'âme :  
" Comment se pourrait-il que de moi ceci vînt ?  
Le chiffre de mes ans a passé quatre-vingt,  
Et je n'ai pas de fils, et je n'ai plus de femme.

" Voilà longtemps que celle avec qui j'ai dormi,  
O Seigneur ! a quitté ma couche pour la vôtre ;  
Et nous sommes encor tout mêlés l'un à l'autre,



Elle à demi vivante et moi mort à demi.

" Une race naîtrait de moi ! Comment le croire ?  
Comment se pourrait-il que j'eusse des enfants ?  
Quand on est jeune, on a des matins triomphants ;  
Le jour sort de la nuit comme d'une victoire ;

Mais vieux, on tremble ainsi qu'à l'hiver le bouleau ;  
Je suis veuf, je suis seul, et sur moi le soir tombe,  
Et je courbe, ô mon Dieu ! mon âme vers la tombe,  
Comme un boeuf ayant soif penche son front vers l'eau. "

Ainsi parlait Booz dans le rêve et l'extase,  
Tournant vers Dieu ses yeux par le sommeil noyés ;  
Le cèdre ne sent pas une rose à sa base,  
Et lui ne sentait pas une femme à ses pieds.

Pendant qu'il sommeillait, Ruth, une moabite,  
S'était couchée aux pieds de Booz, le sein nu,  
Espérant on ne sait quel rayon inconnu,  
Quand viendrait du réveil la lumière subite.

Booz ne savait point qu'une femme était là,  
Et Ruth ne savait point ce que Dieu voulait d'elle.  
Un frais parfum sortait des touffes d'asphodèle ;  
Les souffles de la nuit flottaient sur Galgala.

L'ombre était nuptiale, auguste et solennelle ;  
Les anges y volaient sans doute obscurément,  
Car on voyait passer dans la nuit, par moment,  
Quelque chose de bleu qui paraissait une aile.

La respiration de Booz qui dormait  
Se mêlait au bruit sourd des ruisseaux sur la mousse.  
On était dans le mois où la nature est douce,  
Les collines ayant des lys sur leur sommet.

Ruth songeait et Booz dormait ; l'herbe était noire ;  
Les grelots des troupeaux palpitaient vaguement ;  
Une immense bonté tombait du firmament ;  
C'était l'heure tranquille où les lions vont boire.

Tout reposait dans Ur et dans Jérimadeth ;  
Les astres émaillaient le ciel profond et sombre ;  
Le croissant fin et clair parmi ces fleurs de l'ombre  
Brillait à l'occident, et Ruth se demandait,

Immobile, ouvrant l'oeil à moitié sous ses voiles,  
Quel dieu, quel moissonneur de l'éternel été,  
Avait, en s'en allant, négligemment jeté  
Cette faucille d'or dans le champ des étoiles.

## **Les Annonciations.**

Dans l'ensemble constitué par les deux évangiles de l'enfance, elles sont au nombre de trois : celle à Zacharie, celle à Marie (chez Luc) et celle à Joseph chez Matthieu. Avant de les étudier, disons que ce thème de l'annonce correspond à un genre littéraire bien attesté dans le Premier Testament. Ces récits présentent une structure commune que reprennent les évangélistes. On peut citer par exemple en Gn 16,7-15 l'annonce de la naissance d'Ismaël, puis celle d'Isaac en Gn, 18,1-16 (l'épisode bien connu des Chênes de Mambré) ; celle de Samson (Jg, 13), de Samuel (1S, 1), de Salomon (2S, 7,12)...Le récit le plus intéressant est peut-être celui qui concerne Samson (lecture de Jg, 13)

Le schéma de ces récits comporte les éléments suivants :

- une salutation, invitation à la joie
- la promesse d'assistance divine
- rassurer l'interlocuteur apeuré
- l'objet du message
- le don d'un nom
- question sur le mode de réalisation
- réponse et signe donné
- acceptation

La plupart du temps, l'annonce concerne un couple stérile qui obtient l'enfant désiré, ou encore l'annonce de la venue d'un héros désiré par le peuple. C'est Dieu qui donne.

### **L'annonce à Zacharie (Lc, 1, 5-26)**

Le nom de Zacharie signifie « Dieu se souvient ». On trouve ce nom parmi les 12 « petits prophètes » : comme Jean-Baptiste Zacharie est à la jonction des deux testaments. Dieu se souvient des promesses anciennes, mais aussi de la prière d'un couple stérile.

Chez Luc l'annonce est précédée de son inscription dans le temps de l'Histoire (aux jours d'Hérode) et du cadre rituel dans lequel elle a lieu : la liturgie du Temple, l'autel des parfums, la fonction sacerdotale de Zacharie membre de la classe d'Abia, descendant d'Aaron, comme sa femme Elisabeth. Chaque classe sacerdotale assurait le service pendant une semaine.

L'ange « apparaît » : dans le texte grec il est dit exactement « il a été vu », il s'est fait voir à Zacharie. Ce terme est important ; c'est celui qui est toujours employé pour les « apparitions » du Christ ressuscité. Il indique deux choses : il est au passif, ce qui, en hébreu puis en grec, indique une action divine. Deuxièmement on est dans le domaine de la « vision », d'une expérience à la fois sensible et spirituelle.

On retrouve les étapes des récits d'annonce :

- la crainte et l'assurance donnée par l'ange : il « fut troublé » (encore un passif) : crainte religieuse devant une manifestation du divin et « sois sans crainte ».

- l'annonce d'une naissance humainement impossible, donc due à l'action divine, avec encore un passif « a été exaucée ».

- don du nom (qui sera donné par le père) : Jean

- promesse de joie

- destin de l'enfant : son être, sa mission (encore un passif : il sera rempli d'Esprit-Saint (et anticipation sur le récit de la visitation : « dès le sein de sa mère »)

- demande d'un signe, mais avec une nuance de scepticisme qui sera mal accueillie par l'ange : le signe sera celui d'une punition : la privation de la parole.

L'ange répond avec autorité, en donnant son nom et sa place éminente « je me tiens devant Dieu, sa mission « j'ai été envoyé » (encore un passif !)

La punition de Zacharie est la conséquence de son manque de foi en la Parole !

Celle de l'ange se termine par un dernier passif : les paroles s'accompliront (seront accomplies). Tout le texte est rempli de l'affirmation de l'action divine. Avec comme dernier terme le « kairon » traduit par « en leur temps ». Le kairon en grec c'est l'occasion favorable, le temps choisi par la liberté souveraine de Dieu. C'est une notion théologique fondamentale, qui correspond à ce que St Jean appelle « l'heure ».

La conclusion du récit nous ramène au peuple qui ratifie l'idée de « vision », puis à Elisabeth qui rend gloire à l'action divine. (Les femmes seraient-elles plus facilement ouvertes à l'action imprévisible de Dieu ? Ce sont elles aussi qui croiront en premier à la résurrection !)

### **L'annonce à Marie (Lc1, 26-38)**

Le récit est construit en parallèle avec celui de l'annonce à Zacharie, mais en opposition à celui-ci. Notons au passage que la fête de l'Annonciation est une fête du Christ et non d'abord une fête mariale.

La visite de l'ange à Marie est elle aussi datée, par rapport à la grossesse d'Elisabeth, on est bien dans du réel.

C'est la première entrée de Nazareth dans les Ecritures, d'autant plus qu'en Mt la ville n'apparaît dans la vie de Marie et Joseph qu'au retour d'Egypte (Mt 2,22).

Inversion par rapport au récit précédent : le nom et l'envoi de l'ange apparaissent à la première ligne du récit et non tout à fait à la fin.

- La joie rayonne immédiatement, non comme une promesse mais dans la salutation elle-même. Elle s'accompagne d'un autre terme essentiel qui est de même racine que la joie et qui est traduit pas comblée de grâce. Ce terme « kekharitomenè » est encore un passif et est au parfait qui dit l'accomplissement. Il peut se comprendre comme « toi en qui la grâce a été accomplie ». Le corps même de Marie est « rempli » (le verbe accomplir veut dire exactement remplir) de celui qui va venir accomplir la promesse messianique. Dans ce mot on retrouve « chara » la joie et « charis » la grâce. Il est complété par la formule « le Seigneur est avec toi » qui est une citation de Jg 6,12 (annonce de la mission de Gédéon). La joie vient de la grâce et de la présence de Dieu.

- la crainte religieuse apparaît comme chez Zacharie et elle est apaisée par l'ange de la même façon. (v.29-30 parallèles aux v. 12-13)

- l'annonce de la naissance (v.32 parallèle au v.14)
- destin de l'enfant et filiation davidique
- don du nom (donné cette fois à et par la mère)
- la question de Marie n'a pas la résonance de doute de celle de Zacharie ; elle sert à souligner la virginité, alors que tous les récits d'annonce de naissance la présente comme guérison d'une stérilité.

La réponse souligne encore l'action de l'Esprit-Saint (cf. v. 15)

- le signe donné est positif : c'est la grossesse d'Elisabeth. Il souligne la puissance de Dieu.
- l'humble acceptation de Marie

L'ange la quitta...et c'est là que tout commence, que la part de la liberté humaine va prendre toute sa place.

### **L'annonce à Joseph (Mt 1, 18-25)**

Nous quittons Luc pour Matthieu, où la seule annonce est faite à Joseph. La future maternité de Marie est effective avant cette annonce, ce n'est donc pas à proprement parler une annonce de naissance mais une annonce de légitimité. Le mot « genèse » ici ne désigne donc pas la naissance mais l'origine. Il s'agit de montrer que l'enfant vient de l'Esprit-Saint (même théologie que chez Luc). Cette action divine est une fois de plus soulignée par le passif : mot à mot « elle fut trouvée enceinte par l'action de l'Esprit Saint ».

Les fiançailles juives sont un réel engagement conjugal qui ne peut se dissoudre que par une répudiation. Une femme enceinte d'un autre homme que son fiancé (ou mari) doit être lapidée. D'où le projet de Joseph d'une répudiation secrète. On voit ici que Marie n'est pas traitée en sujet à part entière, elle n'est que l'épouse promise à Joseph, sujet de la Loi. C'est à lui qu'est envoyé le songe, moyen classique employé par Dieu dans la Bible pour faire connaître sa volonté. On retrouve le schéma habituel :

- salutation de l'ange : fils de David rappelle la généalogie et annonce la messianité de l'enfant.
- ne crains pas... (Crainte de nature différente de celle que nous avons vue dans les deux autres récits mais qui a tout de même un caractère religieux, en rapport avec le respect de la Loi)
- annonce de l'origine divine
- don du nom et sa justification (sauveur)
- mission de l'enfant
- signe : la conformité avec l'annonce d'Isaïe (7,14). Thème de l'accomplissement (encore exprimé au passif). Autre nom : celui d'Emmanuel (dont les syllabes signifient : avec-nous-Dieu)
- l'obéissance de Joseph est parallèle avec l'acceptation de Marie chez Luc : c'est bien Joseph l'acteur principal.

## De la Visitation aux Naissances

### La Visitation

Nous continuons avec le seul récit de Luc puisque tout ce qui concerne Jean-baptiste enfant est absent de Matthieu.

Dès le départ de l'ange, nous voyons Marie agir dans une sorte d'urgence : elle part « *en hâte* » vers sa cousine Elisabeth. Le texte grec traduit par *partit et se rendit* dit exactement « *se mettant debout, se mit en route...* ». Le participe se mettant debout est « *anastasa* » c'est-à-dire le même verbe qui servira pour dire la résurrection « *l'anastasis* » : Il y a chez Marie, dès qu'elle porte son fils, comme une force de résurrection, et un mouvement qui la porte vers les autres. Le verbe qui dit la salutation est aussi significatif car il comporte une nuance d'affection : accueillir, entourer avec amour. Chez Elisabeth c'est l'enfant qui réagit : il tressaille et cela peut faire penser chez cette femme enceinte de 7 ou 8 mois au retournement que l'enfant effectue avant de naître. Et elle, la silencieuse, pousse un grand cri. L'acteur caché est ici une fois encore l'Esprit-Saint qui s'empare d'Elisabeth pour un premier « *cantique* » de bénédiction adressé à Marie, qui prélude aux cantiques de Marie et de Zacharie : l'heure est au chant d'action de grâces ! L'action de l'Esprit est une fois de plus marquée par un passif : « *elle fut remplie* ». On est décidément dans le temps de la plénitude et de l'accomplissement. Elisabeth prononce d'abord des paroles de bénédiction (le verbe eulogéin, bénir est quasiment synonyme de « *eucharistein* ». Ces deux verbes sont employés indifféremment dans les récits de la dernière Cène.) Puis elle se fait prophète en reconnaissant en l'enfant que porte Marie le « *Seigneur* », kurios, titre réservé au Ressuscité, que Luc est le seul évangéliste à attribuer à Jésus dès le début du récit et qu'il emploie une vingtaine de fois ensuite. Le bondissement de l'enfant est interprété comme une marque de joie avec un joli terme qui dit l'allégresse, et Elisabeth prononce la première Béatitude du texte de Luc, une béatitude qui ne contredit pas le texte de 11, 27. Jésus y répond à une femme qui s'est écriée « *heureuses les entrailles qui t'ont porté* » « *heureux plutôt ceux qui écoute la parole de Dieu et l'observent* ». Or ce qu'Elisabeth glorifie en Marie c'est la foi en la Parole : « *heureuse celle qui a cru en l'accomplissement de ce qui lui a été dit de la part du Seigneur* » (cf. Jn.20, 29 *Heureux ceux qui croient sans avoir vu*). Ce n'est pas la maternité de Marie qui la rend bienheureuse mais sa foi. Cette foi immédiate s'oppose au doute manifesté par Zacharie.

### Chant du Magnificat

L'Esprit-Saint, la joie, l'action de grâces se communiquent de l'une à l'autre ! Le magnificat est un hymne magnifique à la gloire de Dieu qui renverse toutes les valeurs humaines. Luc tisse ce texte à partir de fragments du Premier Testament, en particulier le Cantique d'Anne en S, 2. Là encore il s'agit d'une naissance imprévue réparant une stérilité (voir 1Sm ch.1 et 2). Luc se souvient aussi de chants du « *petit reste* » d'Israël attribués à la Fille de Sion : cf. Is, 37,22, Za 9,9.

Les souvenirs des PS sont aussi nombreux : 111, 9 ; 103,17 ; 98,3... On peut évoquer aussi Job, 12,19. Le Magnificat rejoint aussi les annonces prophétiques du salut : Is, 62,11, So 3,4 ; Mi 4,1, Ha 3,18...Portant le Christ, Marie porte ainsi toute l'histoire de son peuple et l'accomplissement des promesses. Au thème du renversement en faveur des pauvres et des petits se joint celui de la fidélité de Dieu à son alliance avec Israël.

Après ce passage d'écriture poétique, Luc revient au récit pour clore l'épisode de Marie chez Elisabeth même si celle-ci reste vraisemblablement jusqu'à la circoncision de l'enfant, comme le suggère le *environ 3 mois*. La précision des dates dit qu'on est bien dans un réel historique.

### **Les Naissances**

Luc continue le parallèle entre Jean et Jésus et va donc d'abord s'attarder sur la naissance, la circoncision, l'enfance du Baptiste. Matthieu lui ne va même pas raconter la naissance de Jésus ; il ne l'évoque que dans une tournure circonstancielle « Jésus étant né à Bethléem... ». Pour lui l'important n'est pas la naissance, mais la manifestation : ce que nous appelons l'Epiphanie avec le récit de la visite des Mages. Rappelons qu'au sens strict d'Epiphanie, Noël est en lui-même une épiphanie : la manifestation de Dieu parmi les hommes. La tradition orthodoxe est plus « matthéenne » : la grande fête pour elle est celle de l'Epiphanie.

### **Naissance et circoncision de Jean-Baptiste**

Luc souligne la miséricorde (son thème de prédilection) et la joie : la Bonne nouvelle se communique aux proches et aux voisins. On peut remarquer que ce n'est pas chez Matthieu juif d'origine et qui s'adresse à une communauté judéo-chrétienne que nous trouvons les textes sur la circoncision mais chez Luc dans le contexte d'une communauté hellénisante donc peu au courant des rites juifs et qui ne pratique pas ce geste puisque depuis l'assemblée de Jérusalem en 51 (cf. Actes 15) il a été décidé de ne pas imposer la circoncision aux convertis d'origine païenne. Ces récits permettent de souligner l'appartenance de Jean et de Jésus au peuple d'Israël et de manifester du respect envers les judéo-chrétiens.

Le don du nom à l'enfant se fait lors de la circoncision. Ici il se caractérise par une rupture par rapport aux habitudes traditionnelles et donc la mission particulière reçue de Dieu qu'aura cet enfant. On s'adresse par signes à Zacharie pour qu'il ratifie l'affirmation d'Elisabeth puisque légalement seul le père peut donner le nom. Pourquoi par signes ? Le texte a parlé de mutisme non de surdité mais on sait bien que les deux vont en général de pair...En tous cas c'est ce que suggère le texte, et cela peut signifier symboliquement qu'il a été frappé de mutisme parce qu'il a été sourd à la Parole de l'ange. Avec le don du nom, surdité et mutisme font disparaître car ce nom accepté correspond à l'acceptation de la volonté divine.

Très souvent en hébreu les noms ont une signification, surtout quand ils sont donnés en fonction d'une mission à accomplir (cf. Simon nommé Pierre par Jésus ou Abram devenu Abraham). Le prénom Jean correspond à l'hébreu Johanan qui signifie « grâcié par Dieu », ayant reçu la grâce divine. La crainte s'empare des voisins : c'est de crainte religieuse qu'il s'agit, car ils perçoivent bien dans la « guérison » de Zacharie une manifestation divine. La première parole de Zacharie est de bénir Dieu et la question des assistants sur l'avenir de l'enfant dit bien cette action de Dieu. « La main du Seigneur était avec lui » est peut-être une interprétation de prénom de Jean.

La bénédiction de Zacharie s'épanouit alors en un cantique de louange qui devient le pendant du Magnificat. Dicté lui aussi par l'Esprit-Saint ce morceau poétique cite souvent les psaumes ou les prophètes. Il se compose de deux parties : une action de grâces (v.68-75) suivie d'une vision prophétique de l'avenir. Il souligne l'action collective de la grâce divine qui touche tout le peuple d'Israël et la maison de David. La puissance de salut ne sera pas suscitée en Jean mais en Jésus. v.68 : souvenir des Ps 41,14 ; 72,17sq. ; 106,48. Zacharie reprend les paroles de l'ange en 1,17. v.78: thème cher à Luc de la miséricorde. L'astre d'en haut se dit en grec « anatolè » : il s'agit du lever d'un astre à l'orient. Luc fait allusion ici aux textes prophétiques : Ml 3,20 ; Za 3,8 ; et au v.79 : Is 9,1 et 11, 1sq.

L'épisode se clôt par un résumé sur l'enfance de Jean-Baptiste qui aura son parallèle au ch.2 sur celle de Jésus.

### **Naissance de Jésus**

Contrairement à Mt Luc fait un récit qui justifie la présence de Marie et Joseph à Bethléem (cité de David) puisque pour lui ils sont originaires de Nazareth. Pour cela il fait référence à l'habitude romaine des recensements qui étaient opérés périodiquement pour le recouvrement des impôts. Cependant les historiens remarquent une difficulté de concordance de dates avec celui qu'évoque Flavius Joseph en 6 après JC. Puisque si Jésus est né sous Hérode, il est né au plus tard en 4 av. JC. Ce qu'on doit retenir c'est la volonté de Luc de situer la vie de Jésus par rapport à l'histoire romaine. On est bien sous le règne d'Auguste (de 27 av. JC à 14 après).

Luc donne à Marie le titre de « fiancée » de Joseph (exactement « promise en mariage » cf. 1,27) sans doute pour souligner de nouveau la virginité de Marie et l'ascendance davidique de Jésus par Joseph. Le mot enceinte en grec signifie exactement « portant un germe » or c'est le mot qui dans certains textes prophétiques désigne le Messie, en particulier en Za 3,8 et 6,12 (voir aussi Ps 132,17). « Les jours furent accomplis » : encore un passif et la notion d'accomplissement.

Le terme qui signifie « la salle » où il n'y a pas de place pour eux ne désigne pas nécessairement une salle d'auberge. C'est le même mot par exemple qui est employé pour désigner la salle du dernier repas de Jésus avec ses disciples (Mc, 14,14 et Lc, 22,12). Il peut donc s'agir de la salle d'une maison où se presse une famille, peut-être celle de membres de

la famille de Joseph, (en période de recensement, il peut y avoir beaucoup de monde) et où ce ne serait pas la place pour un accouchement ni même un nourrisson.

### **Les « Epiphanies » (aux bergers chez Luc, aux Mages chez Matthieu)**

Chez Luc, pas de Mages venus de loin, mais des bergers du voisinage qui vont être les premiers à contempler l'enfant-Dieu. Ils sont les bénéficiaires d'une nouvelle « annonce » qui se déroule selon le schéma déjà rencontré :

- un ange envoyé de Dieu
- une lumière céleste, signe de théophanie
- la crainte apaisée
- l'annonce d'une naissance : celle d'un sauveur, à qui sont déjà donnés les titres de Christos (Messie) et de Kurios (Seigneur).
- la joie
- le signe donné

L'ange annonce aux bergers ce que l'évangéliste a déjà annoncé à ses lecteurs : il est lui-même un « ange » porteur de la Bonne Nouvelle (l'ev-angelion).

Le ciel s'ouvre pour la terre, l'armée céleste chante la gloire de Dieu (notre Gloria), dont les paroles qui seront reprises en 19,38 pour l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem. Au v.15, on redescend sur terre... Les bergers dans leur simplicité de cœur décident de faire ce que l'ange leur a demandé et deviennent les premiers messagers de la Bonne Nouvelle.



## **Les Epiphanies (suite)**

### **La visite des Mages (Matthieu)**

Chez Matthieu, la « manifestation » (épiphanie) de la venue de Dieu parmi les hommes est saisie au travers de la visite des Mages. Le récit de Mt met en scène à travers les Mages d'une part et Hérode d'autre part les deux réactions opposées que Jésus rencontrera lors de sa vie publique : l'adhésion et le rejet dans la violence. Dès la petite enfance, se noue le drame qui aboutira à la Passion.

Qui sont les Mages ? Des astrologues orientaux originaires de Perse, de Chaldée ou d'Arabie. Ils préfigurent l'ouverture de la Révélation aux païens et l'universalité du salut. Hérode, les prêtres et les scribes sont les figures de tous les pouvoirs politiques et religieux qui vont s'unir pour mettre à mort le Christ.

La Bible donne des mages en général une image ambiguë : Ils y sont souvent mal vus, voire ridiculisés comme les mages de Nabuchodonosor incapables de décrypter ses rêves alors que le jeune Daniel va y parvenir (Dn 2). On peut remarquer au passage que le surnom de Daniel est Balthazar (nom qui signifie Dieu protège le roi), et que ce même nom sera attribué par la tradition populaire à l'un des Mages. Le mage le plus célèbre du Premier Testament est Balaam en Nb 24,15 : l'oracle de Balaam prédit l'installation d'Israël en Palestine mais il est aussi montré comme vénal.

La tradition qui fait des mages des rois, ce qu'ils ne sont pas dans l'évangile est peut-être un souvenir du Ps 72, 10-15 : « Les rois de Tarsis et des régions lointaines lui apporteront des présents... »

Le lever de l'astre : thème fréquent dans l'antiquité. La naissance des personnages importants est marquée par l'apparition d'une étoile. Le mot anatolè en grec désigne à la fois le lever d'un astre et l'Orient (où le soleil se lève), en particulier l'Anatolie qui désigne à l'époque grecque l'Asie Mineure. Juste avant nous avons l'expression « venus d'Orient » avec l'emploi du même terme au pluriel (=des pays orientaux), il est donc probable que le mot ici soit à traduire par l'étoile « à son lever ».

Les mages disent venir rendre hommage à l'enfant, ce qui veut dire exactement, se prosterner devant lui. La panique d'Hérode devant l'annonce de cette naissance est tout à fait vraisemblable historiquement : les historiens rendent compte de la peur malade

d'Hérode, et aussi de sa cruauté, manifestée dans des massacres d'enfants. L'interprétation des scribes est immédiate : la naissance d'un roi des juifs ne peut correspondre qu'à celle du Messie attendu, aussi se réfèrent-ils à l'oracle de Michée (Mi 5,1) que cite Mt. Michée est un prophète du temps d'Ezéchias, au dernier quart du 8<sup>ème</sup> s, donc avant l'exil. Ce qui est remarquable ici c'est la liberté avec laquelle l'évangéliste cite le texte car Michée a écrit « et toi Bethléem Ephrata petite parmi les clans de Juda... », alors que Mt transcrit : « Et toi Bethléem terre de Juda tu n'es aucunement le plus petit des bourgs de Juda... ». Il donne d'emblée l'interprétation chrétienne : Bethléem est magnifiée par la naissance du Messie.

Hérode agit sournoisement : il convoque les mages en secret et leur ment effrontément.

L'astre devient un instrument mystérieux de la volonté divine. Il joue le rôle d'un ange ou d'un précurseur. Le courant messianique faisait des astres des agents et des témoins des projets et de la gloire de Dieu. La joie des mages à sa vue rejoint le thème général de la joie du temps messianique.

Chez Matthieu, pas d'étable ni de mangeoire mais une « maison » : pour cet évangéliste la famille de Jésus est judéenne. C'est Marie et non Joseph comme précédemment qui est citée parce qu'elle est liée à l'enfant nouveau-né. Les présents évoquent les richesses d'Arabie. Selon les Pères de l'Eglise, l'or symbolisent la royauté, l'encens la divinité et la myrrhe la Passion. Ils accomplissent les textes prophétiques sur le messie : cf. Nb 24,17 ; Is 49,23 et 60,5 ss ; Ps72, 10. L'épisode est clos avec rapidité par Mt. Une fois encore Dieu fait connaître sa volonté par un songe, et l'autre chemin qu'ils prennent devient le symbole d'une conversion.

### **Fuite en Egypte et massacre des Innocents**

Un avertissement en songe de même nature est adressé à Joseph qui reprend alors le premier plan. Ces deux songes ont le même but : celui de sauver l'enfant des projets meurtriers d'Hérode. Le couple Marie / Joseph va prendre lui aussi « un autre chemin ». Ils partent de nuit mais la nuit ici sera salvatrice. L'Egypte est la terre habituelle de refuge pour le peuple fuyant les exactions d'Hérode. Le meurtre des nouveaux nés correspond à certains épisodes historiques relatant la cruauté d'Hérode. La phrase prophétique citée est empruntée à Osée 11, 1 mais évoque aussi Ex 4,22 ; Nb 23,22 et 24,28. Elle fait de Jésus une incarnation du peuple d'Israël ou inversement d'Israël une préfiguration de Jésus. Mais l'idée

d'un héros miraculeusement sauvé dès l'enfance fait aussi de Jésus un nouveau Moïse. Aux v. 17-18, le texte de Je 31,15 attribuée à Rachel, seconde femme de Jacob, figure symbolique de la maternité juive, des larmes inconsolables devant la déportation des Israéliens du Royaume du Nord par les Assyriens lors de la chute de Samarie (722). Cette figure de Rachel est peut-être évoquée ici en raison de l'emplacement traditionnel de son tombeau tout près de Bethléem.

Comme le départ, le retour d'Égypte est provoqué par l'ange apparu en songe à Joseph (c'est la 3<sup>ème</sup> fois). L'installation en Galilée se justifie par le fait que ce n'est pas Archélaüs, aussi cruel que son père, qui y règne, mais son demi-frère Hérode Antipas (jusqu'en 39, ce qui fait que c'est encore lui qui sera là au moment de la Passion). On voit mal à quel texte Mt se réfère dans la dernière phrase de son récit. *Naroréen* semble un synonyme de *Nazaréen*, utilisé par les juifs pour désigner les premiers chrétiens, alors que ce mot de chrétien est forgé par les gréco-romains. Matthieu a voulu encore montrer en quoi Jésus dès l'enfance accomplit les Écritures. Peut-être ce terme est-il à rapprocher du mot « *netzer* », germe, employé par Isaïe 11,1 pour évoquer une figure messianique, ou du « *nazir* » (comme Samson) bien que Jésus n'en ait pas eu les caractéristiques.

Ainsi se termine le récit de Matthieu. Nous pouvons en retenir la rapidité, le peu de merveilleux, la volonté catéchétique de trouver une signification plus que d'évoquer des faits. Nous avons souligné le thème majeur de l'accomplissement : Jésus assume tout le destin d'Israël, et Israël est préfiguration du Messie.

### **Retour à l'évangile de Luc : Circoncision de Jésus**

**2, 17-20:** Luc nous indique que les bergers témoignent de ce qu'ils ont vu, puis qu'ils partent en chantant les louanges de Dieu, mais entre ces deux affirmations son regard se tourne vers Marie : elle contemple et médite en silence, tente de percer le mystère ou de s'y accoutumer. Deux verbes employés retiennent l'attention : elle « garde fidèlement » (*suntèreo*) et les médite ou interprète, cherche le sens (*sumballo*). Les deux termes contiennent le préverbe « *sun* » qui signifie avec : il s'agit de « mettre ensemble », de rapprocher les éléments pour leur donner sens. Notons que l'étymologie de *sumballo* est la même que celle de *symbolon*, le symbole, objet de reconnaissance qui relie, rapproche deux éléments pour en faire jaillir la signification.

Dans notre traduction, le mot « chose » traduit en fait un mot grec qui signifie « paroles ». Il s'agit d'un hébraïsme : *dabar* en hébreu veut dire parole mais aussi évènement, choses que désignent les paroles (notons qu'en Dieu dire et faire ne font qu'un). Marie retient et médite ce que les paroles de Luc viennent de raconter. Nous-mêmes ne méditons sur les évènements de la vie du Christ qu'à travers les paroles des évangiles. Marie est ici le modèle de ce que nous devons être.

Luc ne s'attarde pas sur le rite de la circoncision mais rappelle le nom donné, conforme aux paroles de l'ange.

### **Présentation au Temple**

Ce rite n'a pas été indiqué pour Jean-Baptiste. Il n'était d'ailleurs pas obligatoire, mais habituel chez les gens pieux, ce qui est obligatoire c'est la purification de la mère (Lv 12,2-4). Luc veut peut-être aussi indiquer le lien particulier entre Jésus et le Temple, puisqu'une seconde scène s'y jouera quand Jésus aura 12 ans. Le Temple est pour Jésus « la maison du Père » (cf. 2,49 et 19,46).

Le rite de la purification a lieu « « jours après la circoncision de l'enfant. Jusque-là, la femme n'a pas le droit de toucher à ce qui consacré, ni d'aller au sanctuaire. Après cette période, elle doit porter au prêtre à l'entrée de la « tente de la rencontre » un agneau ou et une tourterelle pour un rite d'expiation. Pour les pauvres : deux tourterelles ou deux colombes. Pour Jésus, la présentation au Temple correspond à une autre obligation : celle de consacrer à Dieu tout fils premier né, de même pour les animaux. L'animal est sacrifié et le fils doit être racheté (Ex 13,2, repris en 34,19). Le Temple ici remplace la tente du désert. Chez Luc, le Temple centre de Jérusalem est aussi le centre du récit, depuis l'enfance jusqu'à la Passion et c'est de Jérusalem que part la mission chrétienne. Jésus naît près de Jérusalem, est présenté au Temple, vit et prêche en Galilée et au ch.9 monte à Jérusalem malgré les risques encourus. C'est au ch.19 qu'il entre à Jérusalem, chasse les marchands du Temple avant d'y enseigner quotidiennement. Au ch.22, il y est arrêté, jugé, exécuté. Après la Résurrection, il dit aux Apôtres de rester à Jérusalem pour y recevoir l'Esprit et partir en mission. Dans la construction du récit de Luc, il était donc essentiel que Jésus entre dans le Temple dès son plus jeune âge.

La Présentation au Temple permet aussi la rencontre entre l'enfant et deux personnes du passé, qui donc vont signifier le passage de l'ancienne à la nouvelle Alliance : Syméon et Anne, deux « justes » devant Dieu, habités de l'Esprit Saint, qui reste bien le maître d'œuvre des événements : en 3 versets, il est cité 4 fois !

Syméon « attendait la consolation d'Israël » : expression d'Is 40,1. « l'Esprit de Dieu était sur lui » : Is ; 42,1. Le Christ du Seigneur est une expression messianique et royale. On remarque le geste de tendresse du vieillard qui prend l'enfant dans ses bras, comme une sorte de Joseph plus âgé, de grand-père pour l'enfant. Il y a ici une sorte d'adoubement. Le Cantique est à la fois une action de Grâces et une prophétie (comme ceux de Zacharie et de Marie). Toutes les expressions y sont empruntées à Isaïe, en particulier 49,6 et 49,2 et soulignent l'universalité du salut. L'étonnement de Marie et Joseph est surprenant pour nous, mais montre bien que les événements ont pour nous été décryptés par l'évangéliste, mais restent tout à fait mystérieux pour eux. La destinée de Jésus est déroutante en ce qu'elle est « signe de contradiction », provoquant chute et relèvement, adhésion et refus. Marie portera en elle ce déchirement (cf. Jr 15, 10). L'épée transperçant le cœur de Marie évoque aussi pour nous celle qui transpercera le côté de Jésus.

Syméon est en quelque sorte doublé d'une figure féminine qui représente l'idéal de la piété et évoque plusieurs figures féminines du Premier Testament : Rachel, Anne, mère de Samuel, Noémie...Elle est une figure d'aïeule.

Le retour en Galilée souligne bien l'origine galiléenne de Marie et Joseph. Le résumé de l'enfance de Jésus est strictement parallèle à celui sur Jean-Baptiste.

### **Jésus au Temple à 12 ans**

Les parents de Jésus comme tout juif pratiquant se rendent au Temple tous les ans pour la Pâque. 12 ans représente donc certainement une étape particulière dans la vie du jeune adolescent. La Bar-mitsva actuelle n'existe pas encore, sous sa forme elle n'apparaît qu'à la Renaissance, mais la tradition juive établit la majorité religieuse à 13 ans pour les garçons et à 12 pour les filles. On peut penser que les parents de Jésus l'emmènent avec eux à 12 ans pour la fête de Pessah et qu'il passe alors une sorte d'examen de connaissance religieuse devant des scribes, des « docteurs de la Loi ». Marie et Joseph reprennent la route en caravane et ne s'aperçoivent pas de l'absence de Jésus, resté dans le Temple, sans doute

fasciné par les discussions rabbiniques. Ils peuvent penser qu'il est avec d'autres jeunes du groupe... C'est Marie qui prend la parole pour formule des reproches ou au moins leur incompréhension. La réponse de Jésus s'apparente à celle qu'il fera aux disciples au milieu de la tempête : « pourquoi m'avez-vous cherché » ? correspond à « pourquoi avez-vous peur, hommes de peu de foi ? » en Mt 8, 26. Pourquoi avoir de l'inquiétude ? « Ne saviez-vous pas... » Eh bien, non ! Ils ne « savaient pas »...D'ailleurs même là ils ne comprennent pas l'expression de Jésus « être chez mon Père ». Pour eux, Jésus reste un mystère...

Et pourtant « il leur était soumis ! » Mais un autre sens sous-tend ce passage 3 jours de disparition au moment de la fête de Pessah ne peuvent pas ne pas évoquer pour nous les trois jours au tombeau.

La relation de Jésus au Père et à sa volonté passe avant tout autre devoir, y compris celui de la soumission aux parents. Jésus parvient ici à sa maturité religieuse : il perçoit à quel Père il doit rendre des comptes.

Pour Marie, Luc reprend les mêmes termes qu'en 2, 19 : même mystère et même volonté de « garder fidèlement » en mémoire et de tenter d'interpréter. Même humilité, et même silence...

De ce récit de Luc, nous retenons la Joie, la Miséricorde, la présence incessante de l'action de l'Esprit-Saint, thèmes majeurs de tout son évangile.

Le texte des deux évangiles de l'Enfance fonctionne comme une prophétie de ce que sera le texte racontant ensuite la vie, la mort et la résurrection du Christ.